



Les derniers jours de l'humanité

Gérard Gromer

2 avril 2015

« Quand les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites. »

Le sapeur Camembert

Encore un crime incompréhensible, une nouvelle variation sur le thème du mal. Décidément, rien ne nous sera épargné. On ne parle plus ces jours-ci que de vandalisme, de blasphème, de sacrilège, de persécutions, de profanations. On n'a jamais vu autant de bougies, de fleurs, d'ex-voto, de repositoirs, et il n'est plus question que de prophètes, de martyrs, de prédicateurs, de catéchisme, de liturgie, de ferveur communautaire. Malraux l'avait prédit : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. »

Donc, on en a remis une couche. On a voulu frapper la civilisation elle-même, à sa source : la Mésopotamie ! Le mot ouvre des espaces à l'imagination. L'agriculture, l'urbanisme, l'histoire sont nés sur cette terre sacrée, et surtout l'écriture la plus ancienne du monde s'est matérialisée là-bas.

Il a suffi d'une vidéo de cinq minutes pour que les Occidentaux et la planète prennent acte de l'abominable saccage. Et entendent résonner dans les salles du musée de Mossoul – un sanctuaire de la culture la plus haute livrée à la rage d'un détachement

de casseurs barbus et microcéphales – les coups de marteaux et le vacarme des perceuses, associées rythmiquement dans nos têtes aux sonorités grotesques et écœurantes de l'acronyme arabe de l'État Islamique : le mot *Daech*.

À travers cette dévastation absurde, c'est la terrible Ninive assyrienne et l'histoire multimillénaire d'un peuple qui remontent soudain vers nous, pour se disloquer et se réduire à rien sous nos yeux. Il y avait là des statues de rois longilignes, avec leurs tiaras, leurs barbes cannelées, des nudités lisses et hautaines, des figurines de femmes aux larges bassins et aux jambes lourdes, un bestiaire d'animaux divins, de lions royaux, d'oiseaux léontocéphales et autres créatures hybrides. Et aussi des stèles, des bas-reliefs, des frises, des vases, des tablettes, de la vaisselle, des bijoux. On ne les reverra plus.

De quoi être terrifié. Comment encaisser tant d'horreur ? Tenir le coup ? Je me suis replié mentalement sur d'anciennes lectures, le souvenir de l'inquiétante stèle des vautours que je connaissais bien m'est revenu, ainsi que le commentaire d'un vieux dominicain qui cherchait dans les lointaines strates de la civilisation des précurseurs au déluge biblique. Et puis j'ai revu en pensée une tête de bronze trouvée dans les fouilles de Ninive, la tête, peut-être, du roi Sargon. Et une autre figure de la statuaire de cette époque, la dame d'Ourouk, je crois, qui, du fond de ses orbites, regardait l'abîme...

Ma rêverie n'a duré qu'un instant. Les deux, trois vestiges de l'ancien monde se sont vite évanouis comme des fantômes. J'étais rattrapé par l'actualité, par le spectacle hallucinant de la destruction en série de tout ce qui était grand, noble, étrange, exaltant. Les foyers se multipliaient où l'esprit de vengeance dont parle Nietzsche prenait pour cible des statues, des monuments, des ouvrages du patrimoine, des bibliothèques. Je n'arrêtais pas de répéter le compte de ces infamies : démolition du mausolée des saints musulmans à Tombuktu, profanation de la tombe de Jonas, du sanctuaire du prophète Seth, incendie de la bibliothèque de Mossoul...

Tout avait commencé avec le dynamitage, par les talibans, au centre de l'Afghanistan, de deux bouddhas monumentaux. On les voyait exploser et se disloquer dans leurs niches. Mais les Twin's aussi étaient deux. Deux tours,

merveilles de l'abstraction en architecture, percutées par les B52. Mais voici la vidéo de cinq minutes qui repasse dans ma tête. On se croirait dans un film américain des années 1930, une production avec de mystérieux barbus, torses nus, armés de puissants marteaux, lâchés dans un décor de Mille et Une Nuits.

Le feuilleton continue. L'information la plus récente évoque la dévastation au bulldozer d'un site archéologique irakien au bord du Tigre. À l'heure où j'écris ce n'est encore qu'une rumeur. Pourtant, nul besoin d'une nouvelle vidéo pour confirmer. L'UNESCO dénonce un crime de guerre. Ça s'est passé à Nimroud. Je savais que de nombreux trésors de cette antique cité avaient rejoint les musées en Irak et en Europe. *Daech* ne s'est pas gêné de vendre au marché noir ce que les djihadistes appellent des idoles. L'attaque du bulldozer, elle, est dirigée contre les « lamassu », ces monumentaux taureaux ailés à face humaine, parfaitement intransportables et qui, d'ailleurs, n'ont pas été faits pour les humains.

Pour *Daech*, ce qui antérieur et extérieur à l'Islam doit disparaître. Le prophète n'a-t-il pas donné l'exemple en détruisant les idoles à la Mecque ? Un événement de ce genre, je l'avais rencontré en littérature au lycée, autrefois, quand Corneille était encore au programme. C'était la scène où Polyeucte brise les idoles « païennes ». Je partageais le fondamentalisme de Polyeucte. Aucun professeur n'a eu l'idée de défendre le paganisme et les idoles au nom de l'art, de l'archéologie, du patrimoine, de l'humanité. Personne non plus pour faire cours sur l'iconoclasme, histoire d'évoquer en passant les orthodoxes, les Réformés casseurs de statues, le sac de Rome, la soldatesque protestante couvrant de graffitis les tableaux de Raphaël.

En sillonnant la France que je connais mal, je suis venu sur les sites où le rouleau compresseur de la Révolution française est passé. Royaumont, Jumièges. La haine, la folie étaient palpables et comme retenues à jamais par les pierres. À mon avis seul le satanisme inhérent à cette révolution pouvait expliquer cette détermination des vandales à décapiter des statues, abattre des colonnes, défoncer les murs. C'est aussi parce qu'il était possédé par le démon que Goebbels et ses étudiants nazis avaient organisé au cœur de la nuit berlinoise un autodafé rituel qui désormais vaut pour toutes les bibliothèques en feu.

La première fois que j'ai vu les images de cette lugubre cérémonie, c'était comme si une corde se rompait en moi et à l'extérieur de moi. J'avais associé spontanément l'autodafé à un passage dans Balzac où l'auteur décrit la crémation d'une guitare qu'un homme dépité et violent, dans un environnement raffiné, avait livré au feu d'une cheminée richement ornée. L'instrument se tordait dans les flammes comme s'il s'était immolé lui-même et, tandis qu'il se consumait, on entendait une à une le tintement des cordes en train de se casser. Il y a aussi dans *La Cerisaie* de Tchekhov une corde qui se rompt. On l'entend d'autant mieux que le tintement se produit dans le silence d'un quotidien banal, sans cris, sans rires, si ce n'est une hache qui, tout à coup, s'abat dans le verger.

Les islamo-fascistes affolent le monde entier avec leurs images, toujours plus odieuses. Car la violence, c'est toujours plus de violence, la dévastation, toujours plus de dévastation, sans bornes. *Daech* tient à montrer qu'il ne craint personne et que son influence, son pouvoir d'attraction sont entiers. Mais peut-être qu'il n'est pas aussi intraitable qu'il paraît ? La victoire des Kurdes à Kobané, site stratégique ultra-médiatisé et vitrine des djihadistes, le prouve. Les nazis aussi, quand ils ont compris que c'était fini, il y a soixante-dix ans, et qu'ils allaient perdre la guerre, ont détruit le plus grand nombre possible d'œuvres d'art. Plus de passé, plus d'histoire, plus d'art, plus d'écriture : l'abîme.

Face au chaos qui règne dans le monde arabe, à l'enchevêtrement des fronts, à la diversité des forces en présence – qui aujourd'hui luttent côte à côte mais demain risquent de s'affronter –, la destruction du patrimoine mondial sur les territoires tenus par l'État Islamique suscite une indignation vite assortie d'un bémol. Certes, la communauté internationale s'indigne, l'UNESCO enrage, les dignitaires chiites condamnent, les touristes s'impatientent et les habitants de cette terre sont épouvantés, épuisés, désespérés. Tout le monde reconnaît la valeur de ce qui est détruit, mais la suite, hélas, est sans surprise. On tempère, on relativise, on met en perspective. Que pèsent en effet le saccage de sites archéologiques, la destruction de statues, les milliers de livres dévorés par l'ardeur des flammes au regard des égorgements, décapitations, immolations, enlèvements, viols commis par les hordes islamo-mafieuses ? Qui oserait contredire ?

Ce que je conteste cependant, c'est la comparaison. Elle émane d'une majorité pour qui l'art n'est pas une priorité. Qui ne brûle pas – comme l'écrit Proust – d'« inscrire dômes et tours dans le plan de sa propre vie ». Vous avez deux événements. Aussitôt commence le calcul. On rapproche, on compare, on choisit, on évalue, on classe, on hiérarchise. Mais quelque chose se perd, nous anesthésie. Nous nous détachons de l'événement pour éviter d'avoir à l'éprouver. Les mises en scène de *Daech* sont vues comme des spectacles mais nous ne saurons rien de la façon dont elles ont été vécues personnellement. Les voix ne manquent jamais pour déplorer la disparition d'un gisement culturel et économique. Ensuite comment ne pas revenir au calcul, au marché financier, à la publicité, au profilage des réseaux, le tout paré des atouts de la lucidité ? Comment être présent autrement, à contre-courant, sans tourner la page, face à des événements qui font régner l'esprit du vide et qui condamnent l'humanité ?

J'ai visité Lascaux, le Vrai, j'ai eu cette chance. J'y suis resté pendant presque une heure. Ce qu'on y ressent est inimaginable. Lascaux est fermé au public depuis 1963. Les touristes sont orientés vers une reconstitution à l'identique. Tant pis si l'émotion n'est plus au rendez-vous. La découverte de la grotte pendant la deuxième guerre mondiale était un signe, une lumière dans les ténèbres. Découvrir la grotte, c'est bouleversant. On y reçoit un message de vie, une invitation à changer la vie. Quand Lascaux s'est révélé à moi, quand j'ai eu ce bonheur, j'ai fondu en larmes. Si demain un type se faisait exploser dans la grotte, je ne sais pas, mais je crois que, tel un cerveau lésé, je dirais à la vie : « Tant pis pour toujours. » Et mes amis me verraient faible, indifférent, cédant sur tout.

Je n'ai jamais été à Mossoul. Mais quand j'ai vu la vidéo diffusé par *Daech*, c'est peu dire que j'ai somatisé, que j'ai été blessé. L'événement m'est allé, comme on dit, droit au cœur. Il l'a perforé d'une flèche. Et ce cœur, qui est à la fois un viscère, un organe dont s'occupe la médecine, et un lieu hautement symbolique du corps amoureux, ce cœur, ce sacré cœur, il s'est mis à saigner.